

Capitaine MAURICE MARTIN



CŒUR

DE

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

(Journal de route d'un Officier)



LILLE

IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ

—
1912

AVANT-PROPOS

L'importance qui s'attache à explorer et étudier, avant de les occuper et de les exploiter, les parties les plus reculées des territoires reconnus à la France par la Convention du 29 mars 1889, la nécessité rendue impérieuse par les récents événements du nord d'être davantage fixé sur les limites orientales de nos possessions Centre-Africaines et l'incontestable utilité au double point de vue politique et humanitaire, d'un courant de relations à établir entre les représentants anglais et français des deux colonies limitrophes me déterminent à organiser sans plus attendre, d'accord avec M. le Chef de bataillon commandant les détachements à Bangui, en ce qui concerne le concours obligé de la troupe, une mission de reconnaissance de l'arrière-pays du M'Bomou. Il est en effet inadmissible que nous restions plus long-

temps dans l'ignorance de ce qui se passe dans le voisinage de la frontière égyptienne des sources de la Kotto à celles du M'Bomou.

D'ailleurs, après la conquête du Ouadaï, l'occupation devenue effective du Dar-Rounga, du Dar-Kouti, des pays Bandas du Kouango et de la Kotto, cette mission vient à son heure. Elle aura comme corollaire la création, dans les Sultanats, d'une seconde circonscription dont logiquement elle précède et prépare l'organisation militaire, politique et économique.

La direction de cette mission (d'un caractère essentiellement pacifique) est confiée à M. le capitaine Jacquier, de l'infanterie coloniale hors cadre, qui aura comme second M. le lieutenant Martin, adjoint au commandant de la circonscription de Bangassou...

Bangui, le 25 juillet 1910.

Le Lieutenant Gouverneur de l'Oubangui-Chari,

Signé : LUCIEN FOURNEAU

AVANT-PROPOS VII



TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I. — Le Sultanat N'Sakara de Bangassou. 1

CHAPITRE II. — La Région Vidri 29

CHAPITRE III. — A travers le Dar-Tujar et la Zone
désertique 53

CHAPITRE IV. — Au Bahr-El-Ghazal. 75

CHAPITRE V. — Perdu dans la brousse 106

CHAPITRE VI. — Le Sultanat Zandé Bandjia de Rafai. 128

CHAPITRE VII. — Le Sultanat Zandé Avongourou
de Semio. 156

CHAPITRE VIII. — Aux Sources du M'Bomou 175

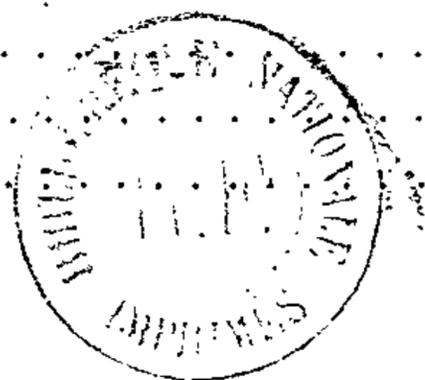
TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Sultan Labassou | 9 |
| Le M'Bomou à Bangassou | 9 |
| Types N'Sakaras | 17 |
| Halte du convoi dans la brousse. | 17 |
| Sur les hauts plateaux. | 25 |
| Passage à gué d'un marigot | 25 |
| Passage du Zako par les chevaux | 33 |
| Dans les marais du Zako | 33 |
| Guerrier Vidri | 41 |
| Femme Vidri | 49 |
| Forêt de bambous | 57 |
| Récolte du caoutchouc. | 57 |
| Un pont de fortune | 65 |
| Fumeries de viande d'éléphant. | 65 |
| Coupole granitique. | 73 |
| Monolithe émergeant de la brousse | 73 |
| La garde du drapeau de Saïd Baldas | 81 |
| Entrevue des représentants anglo-égyptiens et français chez Saïd Baldas | 81 |
| Femmes Kreichs | 89 |
| Jehadias | 97 |
| Dans le massif de l'Abrassen. | 97 |
| Descente de l'Abrassen | 105 |
| Les grottes de kaolin rose | 105 |
| Le confluent du Chinko et du Douyou | 113 |
| Source dans les hauts plateaux. | 113 |
| Cynocéphale | 121 |
| Le chef Zemongo. | 129 |

TABLE DES ILLUSTRATIONS

215

| | |
|-----------------------------------------|-----|
| Passage à gué du Vovodo | 129 |
| Femmes Bandas | 137 |
| Le chef Mangoupa | 145 |
| Tête de bœuf sauvage | 145 |
| Dépeçage d'un éléphant | 153 |
| Types Gabous | 153 |
| Palmeraie dans le pays Gabou | 161 |
| Le chef Ti Kima | 161 |
| Le Sultan Semio | 169 |
| Le Sultan Hetman | 169 |
| Porteurs Karès | 177 |
| Chefs Bassiris chez Yapassira | 177 |
| Mopoï Inzinguino | 185 |
| Type Balembo | 185 |
| Bagounda | 193 |
| Femmes Balembo | 193 |
| Bambi | 201 |
| Les sources du M'Bomou | 201 |
| Chasse à l'hippopotame | 209 |



CROQUIS

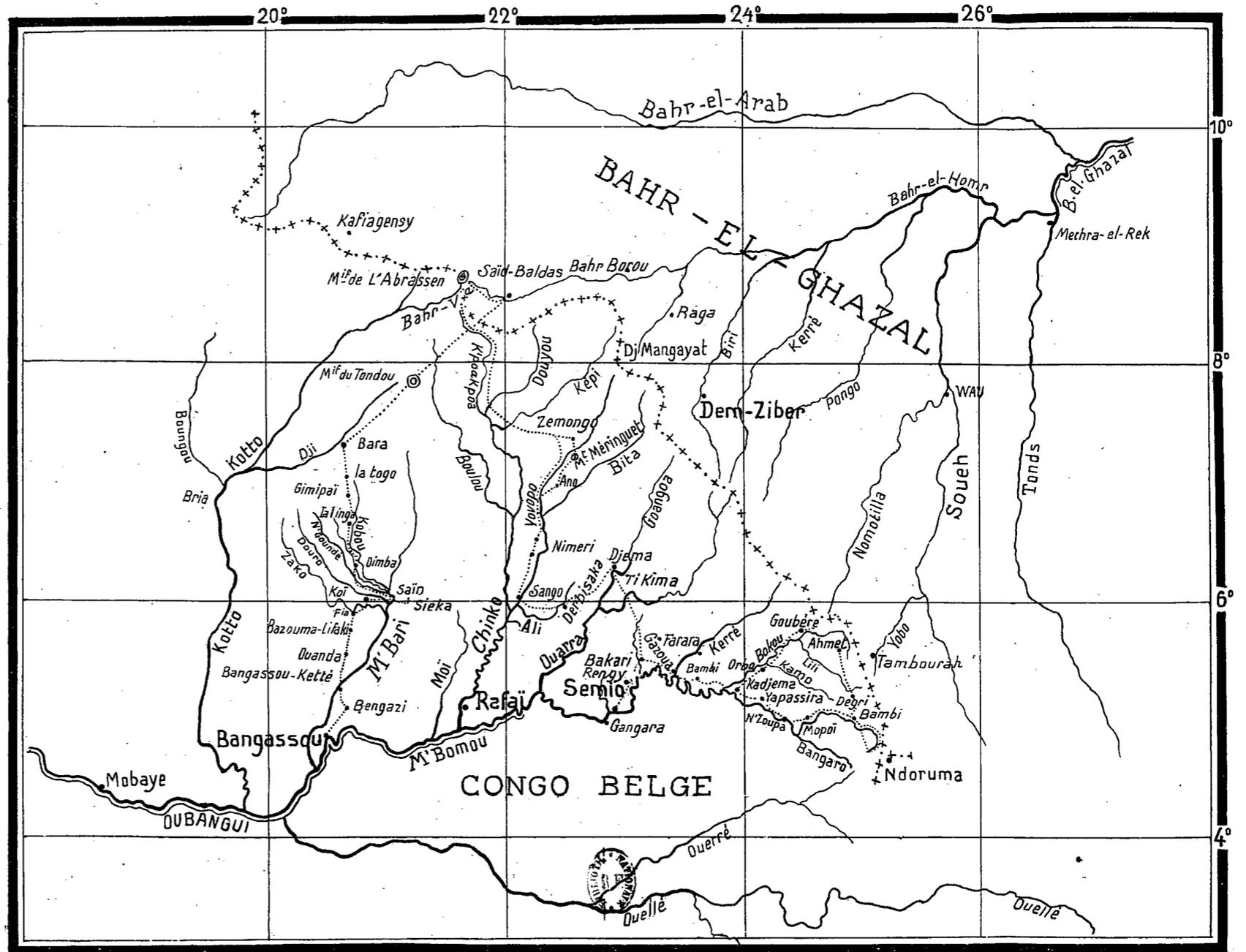
AU

1

5.000.000

DE LA RÉGION DES SULTANATS

DU HAUT-OUBANGUI



CHAPITRE III

A TRAVERS LE DAR-TUJAR ET LA ZONE DÉSERTIQUE

6 novembre. — Nous marchons sur Gimipay guidés par le chef qui est venu lui-même nous trouver hier au campement. Les pluies ont cessé depuis plusieurs jours, la brousse commence à sécher et d'agaçantes petites mouches dites fourous, abandonnant les marais à demi desséchés, viennent voleter autour du visage des hommes qui essaient vainement de se protéger de leurs piqûres.

Mon ordonnance Mamadou Taraoré ramasse des fruits sauvages et me les fait goûter. Il y a une petite baie noirâtre qui a le goût de raisiné et une autre jaune ressemblant au fruit du jujubier, qui a un peu la saveur de l'abricot.

Saïne, qui geint désespérément, semble fort inquiet

de l'issue de l'aventure. Il serait sans doute fort heureux de revenir en arrière, mais je ne le perds pas de vue et son tipoy marche devant mon cheval.

Nous ne trouvons à l'étape que les deux chefs Manza et Gimipay et quelques vieilles femmes. Tout ce monde semble fort craintif et l'on sent qu'au moindre geste un peu douteux de notre part, ils ne seront pas longs à disparaître dans la brousse. Nous essayons de les rassurer tant bien que mal et l'on nous apporte un gros tas de baberos et d'arachides.

Les sentinelles sont placées autour du camp et la nuit se passe sans incidents.

7 novembre. — A l'aube, nous nous apercevons que tous les gens du village ont disparu. Seul le guide fourni hier par Gimipay et que nous avons laissé sous la garde d'un tirailleur est demeuré, mais le pauvre diable semble fort inquiet.

Nous marchons vers le nord dans une forêt de fromagers assez clairsemés où la grande brousse est remplacée par un fin gazon verdoyant. Le convoi que l'on a fait serrer est protégé sur ses flancs par de petites patrouilles. Nous nous tenons prêts à tout événement; les hommes eux-mêmes qui d'ordinaire causent sans cesse, sont silencieux aujourd'hui. On sent qu'ils redoutent un danger imprécis et inconnu qui peut surgir à tout instant.

Vers onze heures du matin, la tête de colonne atteint une rivière bordée d'épais halliers d'arbustes et de plantes grasses : c'est la Sessé derrière laquelle se trouve Iatogo. L'avant-garde franchit rapidement le cours d'eau, se déploie en tirailleurs, marche sur les premières cases qui sont lestement fouillées et prend

avec des gens que les derniers jours de marche ont déjà si éprouvés.

Nous avons pénétré dès le 19 dans le bassin du Chinko, franchissant une série de hauts plateaux, d'une altitude moyenne de 700 à 800 mètres, orientés nord-ouest, sud-est. Le plus élevé est le mont Tondo dont la cime est un véritable repaire de vautours à tête chauve. Notre arrivée en a fait partir une nuée, qui ont longtemps plané au-dessus du convoi.

La forêt de bambous a disparu et a fait place à d'immenses tourbières marécageuses qui occupent la surface et les pentes des plateaux rocheux. Les boursiers s'écoulent par infiltration à la saison sèche, débordent à l'époque des grandes pluies et constituent les sources des grandes rivières de la région.

La brousse commence à brûler de tous côtés et nous devons prendre de sérieuses précautions pour éviter les accidents. Peu s'en est fallu que le camp et le convoi ne soient devenus hier la proie des flammes. L'incendie nous cernait complètement quand une brusque saute de vent vint à propos nous dégager. Les terrains brûlés deviennent le rendez-vous de bandes de cynocéphales et de phacochères qui y déterrent les racines et les fruits de la brousse, mais très farouches, ces animaux ne se laissent pas approcher.

23 novembre. — Deux jours de route encore et nous avons atteint le Boulou, le plus important des affluents de rive droite du Chinko. Le pays a complètement changé d'aspect. De hauts plateaux dont l'altitude atteint 900 mètres, couverts d'une végétation rabougrie, assez dense, alternent avec d'énormes blocs de granit en affleurement. Les ruisseaux dont le débit va

diminuant de jour en jour, coulent sur un lit de larges dalles de pierres. Partout des traces de grands fauves, lions et léopards, de profonds sillons creusés par la corne des rhinocéros et des foulées de hardes d'antilopes : seul l'éléphant semble avoir disparu.

Les lianes à caoutchouc existent toujours dans le couloir boisé des rivières, mais en beaucoup moins grande quantité que dans le sud. Elles vont bientôt disparaître complètement.

Les porteurs à qui nous ne pouvons donner que 500 grammes de maïs par jour, sont épuisés : nous avons dû les décharger et l'un d'entre eux, gravement malade, doit être transporté en tipoy par les bazingers.

Deux chevaux sont indisponibles. La jument d'Ebener avorte en arrivant à l'étape. Il nous faut rester ici une journée.

Le Boulou est une belle rivière sinueuse, coulant à grand fracas dans un lit de rochers très encaissé. Elle a au moins 30 mètres de large et nous sommes à plus de 150 kilomètres de son confluent. Les Arabes lui ont donné le nom de Bahr-Kavadja, en souvenir de l'aventure dont un commerçant syrien fut la victime. Venant du sud, avec un fort convoi d'ivoire, il fut arrêté avec toute sa caravane par une crue subite du Boulou. Mourants de faim, lui et ses compagnons, durent manger tous leurs bourriquots et abandonner leurs richesses aux gens du Bahr-El-Ghazal, qui ne les secoururent qu'à cette condition.

Jacquier fait partir en avant Adem Ragbagbejaz et un guide Ouadaïen. Ils doivent prévenir Saïd-Baldas de notre arrivée et le prier de faire porter d'urgence un pli à l'officier anglais commandant le poste de Raga. Nous ne pouvons en effet songer à

franchir la frontière anglo-égyptienne avant d'en avoir reçu l'autorisation et comme il y a au moins 80 milles de Raga à Saïd-Baldas, nous ne recevrons pas de réponse avant une huitaine de jours.

24 novembre. — Le Bahr-Kavadja a été franchi avant l'aube à la lueur des torches. Le gué est assez difficile en raison du courant violent et des gros blocs de rochers qui en garnissent le fond.

Un immense incendie de brousse a dévoré dans la journée d'hier toute la rive gauche du Boulou. Les arbres sont calcinés et tordus, nous marchons dans une atmosphère d'étuve et les poussières de charbon qui voltigent dans l'air nous brûlent la gorge.

Ebener, qui se trouve démonté, marche à l'extrême pointe d'avant-garde et réussit à abattre une antilope et un sanglier. Il s'en montre très fier, car nous l'avons plaisanté souvent sur ses chasses malheureuses des jours précédents. Peu après, un tirailleur tue un bœuf sauvage ; nous nous arrêtons pour camper près de là ; il faut laisser aux porteurs qui commencent à souffrir sérieusement de la faim, la joie de profiter de cette aubaine inespérée.

Au moment où nous achevons de déjeuner, les sentinelles signalent l'arrivée d'une troupe en armes. Nous nous portons à sa rencontre et nous nous trouvons en présence d'une vingtaine de beaux gaillards vigoureux, de haute stature, presque tous armés de Remington et de Winchester.

Ce sont des Kreichs de Saïd-Baldas qui ont incendié la brousse hier et parcourent à petites journées ce qu'ils considèrent comme leurs terrains de chasse, vivant